Les animaux dans la Grande Guerre

archives.marne.fr

2016

Document pédagogique réalisé par le service éducatif des Archives de la Marne



La première guerre mondiale est souvent présentée comme le premier conflit moderne. Il est vrai que, pour la première fois dans l'histoire militaire, le matériel prend le pas sur les hommes. La Grande Guerre est sur ce point très innovante puisque l'on y teste l'aviation de combat, les sous-marins, les chars, les lance-flammes, les grenades, les gaz… Cet aspect du conflit gomme finalement d'autres réalités et, en premier lieu, le rôle majeur joué par les animaux dans les combats[1]. Très longtemps l'historiographie a privilégié l'homme à l'animal mais, les célébrations du centenaire de la Grande Guerre ont été l'occasion de mettre en avant le sacrifice de millions d'animaux morts pour la victoire[2].

Les bêtes présentes au front sont nombreuses et diverses. Certaines sont réquisitionnées et utilisées par l'armée (chevaux, chiens, pigeons, ânes, bœufs…)[3]. D'autres sont amenées ou domestiquées par les combattants (chats, grillons…). D'autres enfin sont présentes mais non désirées (les poux, les rats…). Le monde des tranchées, réputé être un univers masculin, se révèle être tout autant un univers animal.

[1] Baldin Damien, *La guerre des animaux, 1914-1918*, Paris/Péronne, Artlys/Historial de la Grande Guerre, 2007.

[2] Baratay Eric, *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*, Paris, CNRS édition, 2013.

[3] Certains historiens avancent le chiffre de 15 millions d'animaux réquisitionnés par les armées belligérantes.



Le cheval : une arme devenue obsolète

Même si elle est considérée *a posteriori* comme un conflit d'un nouveau genre, la Grande Guerre n'en débute pas moins comme tous les affrontements du XIXe siècle. L'armée compte encore de nombreuses unités de cavalerie et les canons, de plus en plus nombreux, conservent une traction hippomobile. Les armées ont donc besoin d'un grand nombre d'animaux de selle ou de trait pour être opérationnelles, ce qui légitime les réquisitions d'envergure opérées dès 1914. Le cheval est, bien sûr, l'animal le plus recherché. On estime à plus de 8 millions le nombre d'équidés (chevaux et mules) mobilisés pendant la Grande Guerre[4].

En 1914 la France mobilise 10 divisions de cavalerie, en grande majorité composées de dragons et de cuirassiers (cavalerie lourde) mais aussi de hussards et des chasseurs à cheval (cavalerie légère). Le plan XVII intègre une à deux divisions de cavalerie à chaque corps d'armée. Un corps de cavalerie autonome[5] est également organisé pour intervenir en cas d'invasion de la Belgique. Aux corps équestres combattants, il faut encore ajouter les chevaux de trait nécessaires pour le transport du matériel ce qui nous amène à un chiffre total d'environ 460 000 chevaux intégrés à l'armée française dès août 1914.



SUBDIVISION DE RÉGION de CAEN

COMMUNE de Géfosse-Fontenay

ORDRE DE RÉQUISITION

Par application des lois et décrets en vigueur sur les réquisitions militaires, il est ordonné à tout propriétaire :
1° D'animaux classés ;
2° D'animaux ajournés comme momentanément impropres au service ;
3° De chevaux et juments ayant atteint l'âge de *cinq ans* ou de mulets et mules ayant atteint l'âge de *trois ans* depuis le dernier classement (l'âge se compte du 1er janvier de l'année de la naissance) ;
4° D'animaux introduits dans la commune depuis le dernier classement ou n'ayant pas été présentés à ce classement pour une cause quelconque, et ayant d'ailleurs l'âge indiqué au paragraphe précédent,

De les présenter le jour de la mobilisation à heures du matin à la Commission de réquisition n° qui siège à TRÉVIÈRES Place de la Mairie

Les animaux seront amenés avec bridon, licol pourvu d'une longe et ferrure en bon état.

Le maire ou son représentant devra se rendre au lieu de convocation au jour et à l'heure indiqués ; il sera porteur des tableaux n° 2 du dernier classement.

Tout contrevenant aux dispositions qui précèdent sera puni avec toute la rigueur des lois.

Les autorités civiles et militaires seront responsables de l'exécution de ces dispositions.

Le Ministre de la Guerre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ordre de réquisition de chevaux, juments, mulets et mules

Archives du Calvados, 20 Fi 315

[4] Butler S., *The war horse: The tragic fate of a million horses sacrificed in the first world war*, Halsgrove, 2011.

[5] Ce corps de cavalerie dirigé par le général Sordet regroupe 3 divisions de cavalerie (1re, 3e et 5e DC) soit près de 16 000 hommes. Il faut noter que la 5e division de cavalerie est déployée dans la Marne.

	1re Armée	2e armée	3e armée	4e armée	5e armée	Corps de cavalerie
Nombre de chevaux	92 016	110 062	80 381	58 491	108 360	13 500

Répartition des chevaux dans l'armée française d'après le plan XVII (août 1914)[6]



Chevaux à l'abreuvoir[7]

Extrait d'une plaque de verre stéréoscopique éditée par la Stéréoscopie Universelle

Archives de la Marne, 39 Fi 91

[6] Service historique de l'état-major des armées, *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, tome 1 (*Les préliminaires, la bataille des frontières*), volume 1, Paris, imp. Nationale, 1922-1934.

[7] On notera que les cavaliers portent la tenue bleu horizon et le casque Adrian. Cette photographie est donc postérieure à l'été 1915.



Le rôle de la cavalerie va devoir très vite évoluer sur le front de l'ouest. Dès les premiers mois de la guerre, l'armée française doit faire face à l'épuisement des chevaux contraints d'effectuer de grandes distances pour maintenir le contact avec l'ennemi[8]. De plus, face à la puissance de feu des mitrailleuses et dans un contexte d'enlisement débouchant sur la guerre des tranchées, les charges massives se révèlent inefficaces. Le 24 août 1914 le *9th Queen's Royal Lancer* britannique lance une attaque contre l'infanterie allemande. Cet engagement se solde par la mort de 250 soldats anglais et 300 chevaux. Les charges de choc sont donc abandonnées mais, pour autant, le cheval demeure un « outil » stratégique important. Les cavaliers restent notamment utilisés pour les reconnaissances ou pour l'escorte des prisonniers. Globalement, les cuirassiers, uhlans et autres hussards mettent pied à terre même si, ponctuellement, des tentatives d'attaque à cheval sont organisées. En 1917 les Britanniques tentent d'associer chevaux et chars lors de la bataille de Cambrai. Les cavaliers sont censés jouer de leur vitesse pour exploiter les brèches ouvertes dans le dispositif ennemi mais sans succès.





Troupes de cavalerie escortant des prisonniers allemands

Archives de la Marne, 42 Fi 60 et 1 Num 30/1



Les chiens dans la guerre

Autant l'emploi de chevaux par les armées apparaît comme une évidence, autant l'utilisation de chiens par les soldats peut sembler plus surprenante. Pourtant, le meilleur ami de l'homme se révèle un combattant extrêmement polyvalent. En 1914 une seule unité de l'armée française part en guerre avec des chiens[9]. C'est Alexandre Millerand, alors ministre de la Guerre, qui prend conscience du rôle que peut jouer cet animal. En 1915 il crée le « service des chiens de guerre ». 3 000 chiens sont recrutés dans les fourrières, essentiellement pour servir au sein des services sanitaires. Leur mission est alors soit d'acheminer, à travers les dédales de boyaux, des médicaments aux premières lignes, soit de retrouver et signaler aux infirmiers les combattants blessés.

CHIENS DE GUERRE

L'armée demande des chiens qui rendent de grands services. Faites des économies de nourriture et donnez vos chiens de berger et de garde âgés de un an à six ans. Évitez un déplacement inutile en n'offrant pas de chiens de chasse.

Pour tous renseignements, écrivez au Directeur du Chenil de Recrutement de Caen, à Bretteville-le-Rabet, par Langannerie (Calvados).



Affiche invitant la population à donner ses chiens de berger et de garde

Archives du Calvados, 20 Fi 330



La durée du conflit et le développement des tranchées font évoluer le rôle des chiens. Ces derniers voient leur emploi se diversifier. Ils sont utilisés comme chiens de garde dans les dépôts de l'arrière-front ou dans les camps de prisonniers. Les chiens sont également employés au front pour les patrouilles de reconnaissance ou la garde dans les tranchées. Ils sont particulièrement utiles la nuit , où leur ouïe permet de déceler les éventuels déplacements dans le no man's land et donc d'avertir en cas d'attaque nocturne. Outre la surveillance, les chiens sont également utilisés comme estafettes.

Lorsque les liaisons téléphoniques sont coupées, ils sont chargés d'acheminer les messages d'un point de défense à un autre. Les chiens ont également été utilisés comme animaux de trait. Une photographie conservée aux Archives de la Marne nous montre un chien tirant un petit attelage[10]. Leur utilisation pour tracter des charges n'est pas le fruit du « système D ». Elle a bien été organisée par l'armée, en particulier dans des régions difficiles d'accès comme le massif vosgien[11].





Chien estafette portant un message accroché à son collier et chien utilisé pour tracter

Archives de la Marne, 39 Fi 64 et 1 Num 32/1

[10] La photographie porte comme légende « mitrailleuse ». Il semble en effet que la petite charrette tirée par le chien transporte un trépied de mitrailleuse et, peut-être, des munitions.

[11] A l'initiative du capitaine Moufflet, 436 chiens de traîneaux sont notamment importés du Canada et utilisés pour acheminer le ravitaillement dans les montagnes des Vosges. Deux sections canines sont créées. La première section, composée de 160 chiens et de 25 traîneaux est positionnée au col de la Schlucht. La seconde section, qui compte 100 chiens, demeure elle au camp Boussat en Alsace.

Au total, l'armée française emploie 12 000 chiens de guerre, essentiellement utilisés comme auxiliaires sanitaires[12]. Ces canidés sont considérés comme des combattants à part entière. Ils sont formés pour réaliser leurs missions de guerre. Ils disposent d'un état civil, d'un livret militaire, d'une plaque d'identité et d'un équipement[13]. A côté des chiens enrôlés par l'armée on trouve également un nombre important de mascottes. Ces dernières sont généralement des chiens errants adoptés par les soldats ou des animaux ramenés de permission. Ces mascottes, si elles n'ont pas de fonction militaire réelle, jouent néanmoins un rôle majeur dans le maintien du moral des troupes.





Les combattants et leurs chiens

Archives de la Marne, 12 Fi 6/38 et 23 Fi 8/48

[12] L'armée allemande en utilise 30 000. Les chiens allemands capturés sont souvent réutilisés par l'armée française.

[13] Notamment un masque à gaz adapté.



Les équidés : des bêtes de somme indispensables pour l'intendance

Même s'ils sont de moins en moins utilisés au combat, les chevaux restent essentiels en terme de logistique[14]. Ils demeurent un moyen de transport incontournable pour l'intendance militaire. Le premier échelon de l'acheminement, constitué des trains, voire des convois de véhicules à moteur, apporte le matériel de l'arrière vers les gares proches du front. Les chevaux, utilisés pour tracter des voitures, constituent, eux, le deuxième échelon, qui achemine armes, matériels et nourriture des gares de transport vers l'arrière-front, dont les chemins d'accès ne sont pas aisément praticables.





Colonnes de ravitaillement à Braisne (Aisne)
Archives de la Marne, 23 Fi 8/19



Le 170e d'infanterie gagnant les avant-postes
Archives de la Marne, 23 Fi 9/16

[14] Sur les équidés dans la Grande Guerre se référer à l'excellente communication de Roland Bruneau, *Les équidés dans la Grande Guerre*, 2005. Communication reproduite dans le bulletin de la société française d'histoire de la médecine et des sciences vétérinaires, sfhmsv.free.fr/SFHMSV_files/Textes/Activites/Bulletin/Txts_Bull/B5/Bruneau.pdf.

Outre les véhicules de ravitaillement, les chevaux servent également à tirer toutes sortes d'équipages. Ils tractent des véhicules infirmiers, des pièces d'artillerie[15], et sont même utilisés pour le déplacement des ballons d'observation. S'ils s'épuisent plus vite que les engins à moteur, ils présentent l'avantage de pouvoir circuler n'importe où, y compris hors des routes, voies et chemins.





Chevaux utilisés pour la traction et la mise en place d'un ballon d'observation
Archives de la Marne, 23 Fi 7/30 et 23 Fi 7/31





Attelages d'infirmerie et de distribution d'eau
Archives de la Marne, 1 Num 32/3 et 23 Fi/3

[15] L'attelage standard pour tracter le célèbre canon de 75 français comporte six chevaux. La traction animale demeurera la règle tout au long du conflit pour la traction de pièces d'artillerie dont le poids est inférieur à 3,5 tonnes. R. Bruneau, *op. cit*, p. 24.

La limite d'utilisation du cheval comme bête de somme se situe entre l'arrière-front et les tranchées. Cet animal est trop grand pour pouvoir se faufiler dans les accès étroits qui mènent à la ligne de feu. D'autres équidés (mules, mulets et ânes) prennent alors la relève. Ils forment le troisième et dernier échelon du transport vers la zone de combat. Plus petits mais malgré tout capables de porter de lourdes charges[16], les mules[17] et les ânes se faufilent dans les boyaux pour ravitailler les premières lignes. Ils sont l'outil indispensable des Poilus qui, conscients de leur importance, les soignent particulièrement.

« J'ai vu l'intelligence des ânes qui se couchaient sous les bombardements. Nous avions des ânes attelés pour traîner des voiturettes chargées de mitraillettes et de leurs munitions. Il y en avait de toute petite taille qui pouvait circuler dans les boyaux apportant le ravitaillement et qui économisait ainsi la vie des hommes. Ces ânes venaient eux-mêmes à notre position, nous les déchargions et ils faisaient demi-tour pour retourner aux cuisines[18] ».





Les « bourriquots » de l'armée française

Archives de la Marne, 39 Fi 43 et 39 Fi 65





Ravitaillements en première ligne assurés par des attelages de mulets

(Fort de Souville, Verdun et Brin, Meurthe-et-Moselle)

Archives de la Marne, 39 Fi 45et 23 Fi 7/19

[16] Un mulet peut porter des charges dépassant 150 kilos pour peu que ces dernières soient bien équilibrées.

[17] Ils sont l'auxiliaire indispensable des sections de mitrailleuses ou d'artillerie légère qui les utilisent pour acheminer l'armement et les munitions sur leurs emplacements de combat.

[18] Témoignage de H. Cadoux, classe 1915, mitrailleur de la 1re division de cavalerie démontée. Cité in exposition, *L'âne en guerre, et autres animaux soldats*, organisée par le département du Val d'Oise. Disponible en ligne, www.valdoise.fr.

Nourrir les combattants : la viande de boucherie

Pendant la Grande Guerre, l'un des problèmes majeurs des cuisines militaires est l'approvisionnement en viande fraîche. A l'époque, il n'existe pas de transports frigorifiques et il faut donc amener les bêtes sur pied avant de les abattre et de les débiter. A proximité du front circulent et stationnent donc une grande variété de bétails destinés à nourrir la troupe.

Une fois les bêtes amenées sur la zone de combat se pose alors la question de l'abattage et de l'équarrissage. Des granges sont réquisitionnées et deviennent de véritables abattoirs. La viande, une fois découpée, est ensuite transportée par fourgon aux popotes des différents régiments. Les bêtes destinées à la consommation des soldats sont, le plus souvent, des animaux de réforme. Leur viande est donc de qualité très moyenne et il faut généralement la faire bouillir pour qu'elle soit consommable. Cette viande très dure, servie en première ligne, était surnommée le « singe » par les combattants français.





Vaches à l'abreuvoir et troupeau de moutons
Archives de la Marne, 23 Fi 8/32 et 23 Fi 7/28





Abattage et distribution de la viande près du front
Archives de la Marne, 1 Num 53/20 et 1 Num 19



Des Poilus et des bêtes

Les animaux réquisitionnés par l'armée ne sont pas les seuls à se retrouver dans les tranchées. Très souvent, les soldats ramènent de leur période de repos des chiens, des chats, des furets voire parfois des oiseaux et même des insectes[19]. Tous sont des animaux de compagnie chargés de donner un peu de réconfort aux combattants mais, pour les chats et les furets, la situation est différente car leur mission est double. Outre leur rôle de « mascotte » ils sont également l'arme nécessaire pour lutter contre les nuisibles qui pullulent dans les tranchées, en particulier, les rats.

Les chats sont les animaux idéaux pour les Poilus. Ils sont redoutables comme chasseurs et nettoient donc très vite les cagnas et autres abris. De plus, ils se reproduisent très vite ce qui, dans l'univers particulièrement mortifère des tranchées, est un avantage majeur. Nombre de photographies, prises par des combattants, ont pour sujet ces chats et leur progéniture.





Photographies extraites du journal *Le Miroir* montrant la chasse aux rats

Archives de la Marne, Delta 40



Les chats des tranchées

Archives de la Marne,23 Fi 6/16



Pour conclure sur cette question des animaux dans la Grande Guerre, force est de reconnaître leur rôle majeur tout au long du conflit[20] ainsi que leur important sacrifice[21]. Mobilisés par l'armée au même titre que les hommes, les bêtes ne sont pas méprisées par les autorités militaires. Elles disposent des mêmes équipements et des mêmes soins que les combattants. Chevaux et chiens ont ainsi leur propre masque à gaz adapté à leur morphologie. Au front, les animaux malades ou blessés sont pris en charge comme les hommes. Des vétérinaires sont affectés à leurs soins mais, comme pour les Poilus, il n'est pas rare que les médicaments manquent. Pour autant, la résistance des bêtes, comme celle des soldats, est poussée à son extrême limite et il est vrai que des considérations tactiques ont parfois entraîné des mutilations. C'est le cas pour les ânes qui, évoluant à proximité de l'ennemi, ont été parfois incisés au niveau de leur lèvre supérieure afin d'éviter les braiements[22]. Pour autant, l'armée sait rendre hommage aux valeureux animaux combattants. Plus de 100 000 chevaux, chiens, pigeons voyageurs ont ainsi été cités à l'ordre de leur régiment, voire décorés pendant le premier conflit mondial[23].

[20] En janvier 1915 730 000 équidés ont été mobilisés. Durant cette même année, l'armée française en réquisitionne ou en achète 145 000 supplémentaires. En 1918, 150 000 équidés sont encore acquis par le haut commandement. Malgré une forte production, les véhicules motorisés n'ont donc pas remplacé chevaux, mules et ânes comme moyen de transport notamment en ce qui concerne l'approvisionnement des premières lignes. Au total ce sont 1 880 000 chevaux et mulets qui auront été incorporés dans l'armée française entre 1914 et 1918. Les chiffres sont fournis par R. Bruneau, *op. cit*, p.21.

[21] Dans l'armée française, « un cheval sur sept a été touché par la mitraille ; sur sept chevaux atteints au moins trois meurent ». R. Bruneau, *op. cit*. p.27.

[22] R. Bruneau, *op. cit.* p.26.

[23] Nous pouvons citer, à titre d'exemple, la reconnaissance accordée au dernier pigeon envoyé depuis le fort de Vaux (région de Verdun). Ce dernier obient la citation suivante : « Malgré des difficultés énormes est, dans d'intenses fumées et une pression abondante de gaz, parvenu à remplir sa mission dont l'avait chargé le commandant Raynal. Unique lien de communication de l'héroïque défenseur du fort de Vaux a transmis les derniers renseignements qui aient été reçus de cet officier. Fortement intoxiqué est arrivé mourant au colombier. ».

Archives départementales de la Marne

1, rue Just Berland, 51000 Châlons-en-Champagne

44 avenue de l'Yser, 51000 Reims

Remerciements

Dossier pédagogique réalisé par les Archives départementales de la Marne.

Textes, recherches et choix des documents :

Laurent Guillaume, professeur en charge du service éducatif au centre de Reims.

Reproduction des documents :

Virginie Arethens et Michael Krywdziak

Conception graphique du dossier :

Ingrid Galand

François Cochet, professeur d'histoire contemporaine à l'université Lorraine-Metz, a accepté de relire nos textes, et nous a fait profiter de ses remarques de spécialiste des conflits contemporains, de la Grande Guerre en particulier. Isabelle Homer et Manonmani Restif, conservatrices des Archives de la Marne, ont relu et suivi ce dossier avec attention et nous ont fait part de leurs remarques concernant les documents d'archives. Qu'ils en soient remerciés.

Illustration de couverture :

Archives de la Marne, 23 Fi 8/48



